

**1910e** Mlle FRESIN Germaine, rue des Ecoles, 35, à THUMESNIL.

**1911e** M. REMY Léon, rue Jules-Quédec, 13, à SAINT-AMAND.

**1912e** M. HOOFT Léon, rue Malakoff, 21, à LILLE.

**1913e** M. PARQUET Arthur, fils, à DON.

**1914e** Mlle VAN MOFFAERT Pauline, rue de Marché, 29, à LILLE.

**1915e** M. BUISINE Victor, Impasse des Baudouins, 5, à MONS-EN-BAROEUL.

**1916e** M. DUMORTIER Georges, rue de la Tour Eiffel, 30, à LYS-LEZ-LANNOY.

**1917e** M. PELTIER Maurice, rue Bérlioz, 108, à BRUAU.

**1918e** M. VANBEGHEN Jean, rue de la Gare, 79, à LAMBERSART.

**1919e** M. MAITRE Modeste, rue Duplex, 1, à SAINT-MAURICE.

**1920e** M. DUVERNE Sébastien, Place Gastim-Perrier, 7, à WALLERS.

**1921e** Mme VANDENDORPE Marthe, rue Agache-Kuimman, 4, à LOOS.

**1922e** Mlle Georgette DE BONCHETE, rue Buffon, 27, Cité Saint-Honoré, 8, à LILLE.

**1923e** Mlle LAMARRE Andrée, rue Testelin, 4, à HELLEMES.

**1924e** M. AMAILD Lucien, rue de Douai, à NOYELLES-GODAULT.

**1925e** Mme BILLOU Jeanne, rue Marengo, 14, à LILLE.

**1926e** M. BRISSET Henri, rue Mont-Louis, 107, à WATTRELOS.

**1927e** M. GRARD, rue de Loison, 35, à HARNES.

**1928e** M. PENNEL Henri, rue Marceau, 121, à ABOQ.

**1929e** M. DUPUICH Clévis, rue Philippe-Léon, Cité Soudoude, 3, à HELLEMES.

**1930e** M. JACQUEMAN Paul, rue Mattolet, 21, à LILLE.

**1931e** M. HUET Emile, rue du Basson, 57, à LILLE.

**1932e** M. BONNEEL Léon, route d'Arras, 125, à THUMESNIL.

**1933e** M. Gustave GRAVE, rue des Fleurs, 13, à LOOS.

**1934e** Mme THAISY Léonia, rue Vantrayen, 27, à LILLE.

**1935e** M. DAMPAGE Gustave, rue Paul-Bert, LENS.

**1936e** M. Gaston HOUVENACHEL, rue de Wazemmes, 156, à LILLE.

**1937e** M. LORAIN Louis, Hameau du Réduit 10, à PREMESQUE.

**1938e** M. LAFRANCE Fernand, rue Nord-Boué, à CAPPELLE-EN-PEVELE.

## Les Fêtes du Carnaval

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

C'est d'abord, mais c'est ainsi. Le Carnaval a semblé avoir honte de lui-même. Il se défendait, pour être joyeux, dans les arènes, où il se livrait à des danses de tout genre, où il se fit un spectacle de sa débauche. Et pour s'y rendre, Pierrot et Colombine, se dissimulèrent sous une cape ou un manteau. Comme il y a encore des fêtes de carnaval, on se rappelle, l'histoire se renouvelle pour éternellement, se remémorer.

### A TOURCOING

Le Comité des fêtes de Tourcoing-Centre, qui a pris pour devise : « Quand l'ourloing veut, Tourcoing peut », avait organisé hier, une première journée de réjouissances à l'occasion des fêtes du Carnaval. Une foule nombreuse se pressait sur les places, constrains, dans une atmosphère d'émotion, devant une note de joyeuse animation. Une bataille de confetti — diversionnement peu connue dans le Nord — obtint le faveur du public, femmes et vieux.

De 17 h. 30 à 19 h. 30, il y eut concert et ball ambulant dans le quartier du Centre. Des 19 h. 45 s'organisa le grand bal public sur la Grande Place et place de la République.

Tard dans la soirée, retentirent les joyeux accents de la musique.

### A DUNKERQUE

Hier matin, le Carnaval a débuté à Dunkerque par un temps maussade et assez froid.

A 11 heures, le tambour-major de la bande des « Heures de Co Pindar », entouré de toute sa clique a parcouru les rues de la cité aux airs entraînants du Carnaval. Mais les arrières n'ont pu se diriger avant tard en soirée, les groupes se dirigeant vers la rue de la Comédie, où l'opéra-comique « Rip » était joué au théâtre et en soirée.

Bienôt dans la courant de l'après-midi, les promeneurs attirés par le charme et la douceur d'une journée printanière apparemment plus nombreux, envahissent bientôt les trottoirs des rues centrales, de la place d'Armes et les allées du jardin de la porte de Valenciennes.

Avec impatience, les enfants sortis avec leurs parents, attendaient les masques. Mais aucun travesti ne se montra à leurs yeux. Quant à ceux qui cherchaient à en installer à différents carrefours des tréteaux garnis de tambourins et de quelques accessoires de cotillon, mais pas le moindre client ne se présentait.

Ent, vers 4 heures, un chifonnet fut signalé dans la rue de Paris. Il était laid, sale et mabule. Peu importe, en manière d'encouragement, on lui fit succéder et tous les gosses du quartier se mirent à sa suite.

Peu après, en face de l'Hôtel du Dauphin, sur la place d'Armes, apparut une danseuse en jupe rose et décolleté et presque nue. Elle était l'objet, s'engouffra dans la rue des Frigiers et disparut pour ne plus révéler.

Enfin, plus tard dans la soirée, quelques groupes costumés se montrèrent promenant Carnot et rue Saint-Jacques. Ces joyeux masques, entourés par de nombreux Arabes descendus des Asturies, se mirent alors à danser en chantant.

Au hameau de Dorigines, la fête était aussi fort tranquille. Un seul bal était annoncé pour la soirée dans notre populaire faubourg.

A partir de 7 heures, les cafés se garnirent de nombreux consommateurs et ce fut le moment où le dimanche gras battit son plein.

### A DOUAI

Cette première journée de Carnaval fut extrêmement calme, à Douai. Le public n'était convié à aucune fête et les rues présentaient, l'après-midi, moins d'animation qu'aux heures de la matinée.

Après quelques heures, les habitants du Théâtre se dirigeaient vers la rue de la Comédie, où l'opéra-comique « Rip » était joué au théâtre et en soirée.

Bienôt dans la courant de l'après-midi, les promeneurs attirés par le charme et la douceur d'une journée printanière apparemment plus nombreux, envahissent bientôt les trottoirs des rues centrales, de la place d'Armes et les allées du jardin de la porte de Valenciennes.

Avec impatience, les enfants sortis avec leurs parents, attendaient les masques. Mais aucun travesti ne se montra à leurs yeux. Quant à ceux qui cherchaient à en installer à différents carrefours des tréteaux garnis de tambourins et de quelques accessoires de cotillon, mais pas le moindre client ne se présentait.

Ent, vers 4 heures, un chifonnet fut signalé dans la rue de Paris. Il était laid, sale et mabule. Peu importe, en manière d'encouragement, on lui fit succéder et tous les gosses du quartier se mirent à sa suite.

Peu après, en face de l'Hôtel du Dauphin, sur la place d'Armes, apparut une danseuse en jupe rose et décolleté et presque nue. Elle était l'objet, s'engouffra dans la rue des Frigiers et disparut pour ne plus révéler.

Enfin, plus tard dans la soirée, quelques groupes costumés se montrèrent promenant Carnot et rue Saint-Jacques. Ces joyeux masques, entourés par de nombreux Arabes descendus des Asturies, se mirent alors à danser en chantant.

Au hameau de Dorigines, la fête était aussi fort tranquille. Un seul bal était annoncé pour la soirée dans notre populaire faubourg.

A partir de 7 heures, les cafés se garnirent de nombreux consommateurs et ce fut le moment où le dimanche gras battit son plein.

### Des graves incidents sur un champ de courses près de Marseille

De graves incidents, rappelés ceux de Vincennes, se sont produits hier au champ de courses du parc Borély, près de Marseille.

A la suite de la rétrogradation dans la sixième course, de « Salspère II », au bénéfice de « Chacal », pour avoir coupé à deux reprises, au saut de la dernière haie et dans la ligne droite, le public, donnant libre cours à son mécontentement et débordant le service d'ordre, a envahi le pesage, renversé les barrières et incendié les bureaux du Mutual de la pelouse. Les pompiers, immédiatement avertis, sont arrivés à 16 h. et ont pris les mesures pour combattre l'incendie; à ce moment, la pelouse offrait un spectacle impressionnant.

A 13 h. 10, sur le champ de courses du parc Borély, les barques achevaient de se consumer, une partie de la foule se porta vers le pavillon, arrachant les barrières et tenta d'agrandir les installations du Parc Mutuel.

Des renforts de police ont été demandés au commissariat central.

### Le public a incendié les baraques du Pari mutuel

De graves incidents, rappelés ceux de Vincennes, se sont produits hier au champ de courses du parc Borély, près de Marseille.

A la suite de la rétrogradation dans la sixième course, de « Salspère II », au bénéfice de « Chacal », pour avoir coupé à deux reprises, au saut de la dernière haie et dans la ligne droite, le public, donnant libre cours à son mécontentement et débordant le service d'ordre, a envahi le pesage, renversé les barrières et incendié les bureaux du Mutual de la pelouse. Les pompiers, immédiatement avertis, sont arrivés à 16 h. et ont pris les mesures pour combattre l'incendie; à ce moment, la pelouse offrait un spectacle impressionnant.

A 13 h. 10, sur le champ de courses du parc Borély, les barques achevaient de se consumer, une partie de la foule se porta vers le pavillon, arrachant les barrières et tenta d'agrandir les installations du Parc Mutuel.

Des renforts de police ont été demandés au commissariat central.

### Trop tard !

Lorsque les médecins traitants, les docteurs Hicou et Chacalain, sont intervenus, il était trop tard ; la malade se trouvait déjà dans un état désespéré.

M. le substitut a assisté à l'autopsie, puis aux différentes phases de l'enquête et de l'Instruction.

M. le docteur Monnier a constaté sur le cadavre des traces de traumatismes produits par un corps dur.

On avait dit, d'autre part, que le débauché chez qui demeurait Lucienne Manouvrier avait fait disparaître le fœtus en l'incinérant.

La cabaretière ne saurait être incriminée de ce fait, car ce fœtus n'a pas été dissimulé. Il était resté sur une table et il a été vu par les médecins et plusieurs témoins.

Dans la chambre de la victime, on a seulement retrouvé certain objet qui a sans doute été utilisé pour les manœuvres en question.

### Aucune inculpation, mais...

En résumé, l'événement ne fait aucun doute, mais, jusqu'à présent, personne dans l'entourage de la défunte n'est l'objet d'une inculpation précise.

Plusieurs suspects ont retenu l'attention des magistrats qui entendront cette semaine, en poursuivant l'enquête, d'intéressantes dépositions.

### Le baron, esprit faible, grand joueur, amoureux de filles, passionné pour la vie parisienne, avait laissé à sa veuve et à son fils unique qu'une quinzaine de mille francs de rentes et une terre d'un revenu aussi médiocre qu'incertain avec une maison délabrée à quelques lieues de Briolle, du côté de Craon.

Le baron n'habitait que rarement cette bicoque.

Elle avait pris courageusement son parti de sa déchéance et vécu avec le peu de rentes qui lui restaient, en faisant l'éducation de son fils dans le soin possible dans le but d'en faire un homme de mérite et de relever par une alliance avantageuse la fortune de sa maison.

Maxime de Boledrudan, homme du monde, accompli, mais moins intelligent que sa mère, ne réalisait pas complètement ses espérances; toutefois, grâce à ses relations, à son nom, à sa pénétrance, elle avait poussé dans une carrière honorable où il tenait sa place avec une convenance parfaite.

A trente ans, le baron de Boledrudan, conseiller référendaire à la Cour des comptes, occupait avec sa mère un modeste appartement de la rue de Verneuil, meublé avec une noble simplicité.

Le donataire de Boledrudan arrivait à la soirée.

C'était une femme mince et grande, à cheveux gris, aux traits expressifs, infiniment spirituelle, sans coquetterie, ne se piquant point de briller et ne faisant mystère de la médiocrité de sa fortune.

Toutes les portes lui étaient ouvertes.

On aimait sa conversation vive, légère, parfois caustique. Pour tout dire, on l'estimait dans le monde où elle avait su garder sa place, et on la recherchait de tous côtés, dans les salons, dans les salons, dans les salons, dans les salons.

Il est inutile de dire que l'aveu avait pour suivi le but principal de sa vie avec une infatigable persévérance.

Ce fut à la fin de sa vie, que son fils, « Mais la fatalité se mêlait de ses affaires ; malgré son habileté et son goût

## Le nouveau Ministère

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Les départs étaient partis du nouveau Cabinet sont ainsi répartis entre les divers groupes de la Chambre : 2 Républicains de gauche ; MM. Tardieu, Flandin, Rollin, Marcel Béraud, Rioult, Falche et Baréty ; 6 de la Gauche radicale ; MM. Germain-Martin, Maillet, Laurent-Eynac ; 2 de la Gauche Socialiste et Radicale ; MM. Cahala et Morinard ; 3 Action Démocratique et Sociale ; MM. Magnon, Paul Reynaud, François Poncelet ; 2 Républicains Socialistes ; MM. Briand et Laitier ; 2 Indépendants de Gauche ; MM. Desiré Ferry et Alcide Delmont ; 2 Radicaux Socialistes ; MM. Duménil et Falcois ; 1 Démocrate populaire ; M. Champetier de Ribes ; 3 Union Républicaine Chrétienne ; MM. Perill, Oberkirch et Serot.

### La composition officielle du deuxième Ministère Tardieu

Présidence du Conseil et Intérieur	M. André TARDIEU
Vice-présidence et Justice	M. RAOUL PERET
Affaires Etrangères	M. BRIAND
Guerre	M. MAGNOT
Marine	M. DUMESNIL
Finances	M. PAUL REYNAUD
Budget	M. GERMAIN-MARTIN
Instruction Publique	M. MARAUD
Agriculture	M. P. T.
Santé publique	M. MALLARME
Commerce	M. DESIRÉ FERRY
Travaux Publics	M. P.-E. FLANDIN
Travail	M. FERNAND DAVID
Travaux Publics	M. PIERRE LAVAL
Pensions	M. PERNOT
	M. LAURENT-EYNAC
	M. CHAMPETIER DE RIBES

### Sous-Secrétaires d'Etat

Présidence du Conseil	M. MARCEL HÉRAUD
Economie nationale	M. FRANÇOIS PONCELET
Intérieur	M. ROUÏFF
Guerre	M. RIGOLFI
Marine	M. RIO
Colonies	M. ALCIDE DELMONT
Affaires Etrangères	M. M. FALCOZ
Travaux Publics	M. OATHALA
Travail	M. MORINAUD
Economie nationale	M. LILLIAT
Enseignement technique	M. HENRI LAILAZ
Beaux-Arts	M. EUGÈNE LAUTIER
Budget	M. BARETY
Finances	M. MAURICE PÉTISSON
Commerce	M. OBERKIRCH
Commissaire au Tourisme	M. GASTON GÉRARD

## La biographie des nouveaux membres du Gouvernement

### M. RAOUL PERET

Vice-président du Conseil et ministre de la Justice

M. Raoul Peret est né à Châtelleraud le 20 novembre 1870. Avocat, docteur en droit, sénateur de la Gironde, il a été élu député de la Gironde en 1907 et de ce département l'avait envoyé dès 1902. Il avait succédé à la présidence de ce département M. Deschamps, et il y fut maintenu jusqu'aux élections du 11 mai 1908.

Entre-temps, il avait été rapporteur général, puis secrétaire général de la commission des sous-secrétaires d'Etat sous le cabinet Doumergue de 1913, ministre de la justice sous celui de M. Poincaré de 1917, et des finances sous le ministère Briand du 10 mars 1918.

M. Raoul Peret appartient à l'Union démocratique et radicale.

### M. J.-L. DUMESNIL

ministre de la Marine

M. Jacques-Louis Dumesnil, né à Paris, le 15 mars 1882, est avocat à la cour d'appel. Il avait débuté dans la politique en qualité de chef de cabinet de M. Briand, ministre de la marine, en 1910. Il fut élu député de Seine-et-Marne.

Sous-secrétaire d'Etat de la marine sous le cabinet Ribot (1917), de l'aéronautique sous le cabinet Poincaré (septembre 1917), M. Herriot lui confia, sous le cabinet Doumergue, le département de la marine, et le prit dans son deuxième cabinet sous-secrétaire d'Etat de la guerre.

Il figure dans le groupe radical-socialiste.

### M. PAUL REYNAUD

ministre des Finances

M. Paul Reynaud est né le 15 octobre 1876 à Barcelonnette, dans le département des Basses-Alpes, qui l'envoya pour la première fois à la Chambre aux élections du 16 novembre 1918. Battu par M. Poincaré, il fut réélu en avril 1920. Avocat à la cour d'appel, il est président du groupe de l'action démocratique et sociale.

### M. FERNAND DAVID

ministre de l'Agriculture

M. Fernand David est né le 15 octobre 1889 à Annemasse, dans la Haute-Savoie, département dont il fut député de 1898 à 1902, qu'il représente au Sénat depuis 1909.

Avocat à la cour d'appel, il fut ministre du commerce dans le premier cabinet Poincaré (1919) et de l'agriculture dans le cabinet Briand de 1913 et des travaux publics dans celui de M. Doumergue, le même année.

Dans les ministères Viviani (1914-1915), Ribot (1917) et Poincaré qui quitta l'agriculture, il fut ministre de l'agriculture.

M. F. David est inscrit à la gauche démocratique radical-socialiste.

### M. PIERRE LAVAL

ministre du Travail

M. Pierre Laval est né à Châtelleraud (Puy-de-Dôme) le 23 juin 1883. Il fut élu député de la Haute-Vienne le 16 novembre 1918. Il fut ministre du travail dans le cabinet Briand de 1913 et de 1917, ministre de l'agriculture dans le cabinet Briand de 1918 et de 1919.

M. Laval est inscrit à la gauche démocratique radical-socialiste.

### M. DESIRÉ FERRY

ministre de la Santé publique

Né à Metz, le 20 octobre 1886, M. Desiré Ferry est docteur en droit et député de la Meurthe-et-Moselle depuis les élections du 16 novembre 1918. Il fut ministre de la santé publique dans le cabinet Briand de 1913 et de 1917, ministre de la justice dans le cabinet Briand de 1918 et de 1919.

M. Desiré Ferry appartient au groupe de l'U.R.D.

d'intérieur, plusieurs tentatives qui peut-être dénotaient une excessive ambition, avaient échoué.

Reposé de divers côtés, elle se dit que l'isolement de la comtesse de Briolle et de Diane devait rendre le succès facile et se rejeta sur cette proie opulente.

Dès lors ses visites au château devinrent plus fréquentes. Peu à peu elle prit l'habitude de passer les vacances dans la terre de la Mayenne, et sous prétexte du délabrement et de l'abandon de leurs maisons, la mère et la fille acceptèrent l'hospitalité des dames de Briolle chez lesquelles leur présence apportait un élément de distraction et de plaisir.

Pendant ces séjours prolongés, Diane et le conseiller vivaient en la meilleure intelligence. On aurait dit, le soir, un frère aîné se promenant familièrement avec sa jeune sœur.

Ce n'était pas précisément une amitié de ce genre que la baronne entendait développer entre eux. Ses ambitions étaient plus hautes. D'ailleurs elle s'était assurée des alliances dans la place.

A l'époque où commence ce récit d'une très grande simplicité, comme presque toutes les maisons de la ville, celle de Briolle vers la fin de 1879, le château de Briolle était habité par la comtesse et sa fille, par miss Arabella, l'institutrice, par les Boledrudan et un personnage dont nous avons omis à dessein de parler jusqu'ici.

Il faisait si peu de bruit dans la maison, qu'on pouvait aisément l'oublier sa présence.

M. Honoré, mais il s'appelait en réalité le marquis de Basouges.

C'était l'oncle de la comtesse de Briolle, le frère de sa mère.

M. Honoré habitait un pavillon tourné au nord et l'occupait seul, de la base au sommet de la cave aux combles.

Fort à l'aise, célibataire, il avait alors soixante-deux ans et vivait pour la science, à la fois médecin, antiquaire, amateur de collection.

Impossible de trouver ailleurs un logis comparable à son.

Le rez-de-chaussée de son pavillon regorgeait d'objets hétéroclites qui formaient le musée du géologue. On pouvait y reconnaître, en cherchant bien, tous les échantillons de cailloux et de minerais connus.

Au premier, sa chambre, véritable cellule de moine, touchait à la bibliothèque et au laboratoire de pharmacie.

Les étages supérieurs étaient réservés aux personnes à qui l'on apportait, informées, aux armes de l'époque du silex et du fer, aux cerueils gallo-romains, aux pierres tumulaires et aux sarcophages. On y admirait des bahuts immondes, des sièges décapés et toutes sortes de débris dont un brocanteur n'aurait pas donné cinq cents francs.

C'était le magasin de l'antiquaire.

Une salle spéciale contenait les insectes descellés, les papillons cloqués aux murs, toute une idiosyncrasie de petits livres en portefeuille, que le savant allait de temps en temps contempler à l'aide de ses microscopes.

Enfin, au sommet de cet habitat, sous un belvédère vitré, une puissante lunette était installée et M. Honoré avait la joie, quand le temps n'était pas trop couvert, d'y étudier à loisir l'astronomie et d'entretenir sa communication avec Vénus ou Jupiter.

Au demeurant, ce manège était l'homme le plus doux et le plus charitable du monde.

Il recevait l'argent que ses fermiers lui apportaient et ne leur en demandait jamais.

Du matin au soir, il courait les campagnes à cheval, comme les médecins d'autrefois, sur un gros bidet ou pas relevé, vêtu d'un habit d'une bouppelaine rousse et d'un chapeau grasseux, indifférent aux froids ou aux chaleurs, aux douleurs de la vie et en général à tout ce qui ne touchait pas à ses manies de savant et de collectionneur.

## Trois accidents en gare de Lille

Dans la journée d'hier, trois accidents, dont un mortel, se sont produits en gare de Lille, dans les circonstances suivantes :

**Une femme broyée par le train de Béthune**

Mme Maria Thiebaut, femme Richard, originaire d'Argoul (Aisne), 35 ans, demeurant 188 bis, rue Solferino, se disposait à prendre le train 1201, en partance pour Béthune, pour se rendre à Loison-sous-Lens, où elle devait assister à un baptême. Plusieurs parents, qui l'accompagnaient, avaient déjà pris place dans le compartiment lorsque Mme Thiebaut, qui était attardée sur le quai, voulut à son tour monter et aperçut le train qui commençait à partir. Elle se précipita vers le quai, mais le train avait déjà pris son élan et elle fut broyée sous les roues.

Le corps de la victime a été déposé à l'infirmerie de la gare, où M. le docteur Loozen est venu constater le décès.

**Un nettoyeur de wagons tamponné par une locomotive**

Vers 11 h. 30, M. Eugène Boué, 50 ans, employé à l'agence Thival, pour le nettoyage des wagons, longeait la voie de garage de la rue des Buissones, pour se rendre à son travail. Avant d'y passer une rame de wagons en manœuvre, il aperçut une locomotive « haut-le-pied » qui arrivait sur lui et qui le tamponna violemment.

L'infortuné, qui porte de graves contusions, a été admis d'urgence à l'hôpital St-Sauveur.

**DESCENTE DU PARQUET**

M. Derret, commissaire de permanence, chargé de l'enquête sur ces deux premiers accidents, fit transporter à la gare de Lille, où en présence de MM. Chevalier, inspecteur divisionnaire de l'Exploitation, et Mequet, chef de gare, il procéda à la reconstitution des deux accidents que nous venons de relater, afin d'en établir les responsabilités.

Le corps de Mme Thiebaut a été conduit à l'hôpital de la Faculté de Médecine. Le docteur Danhier, médecin-chef, a été commis pour pratiquer l'autopsie du cadavre.

**La chute malencontreuse d'un voyageur parisien**

Un troisième accident s'est produit, vers 15 heures, en gare, M. Henri Brissard, âgé de 45 ans, étalagiste à Paris, rue Pierre-Bayle, s'apprêtait à prendre son train, lorsqu'il fut tamponné par une locomotive qui se continuait le front.

Après avoir reçu des soins dans une pharmacie voisine, le blessé a pu partir à Paris.

**Un canion-auto s'est jeté contre un mur près de Boulogne**

Le conducteur, qui a succombé, fut littéralement scalpé ; son compagnon a pris la fuite.

Hier matin, vers 7 heures, le chauffeur Adolphe Framézelle se rendit, comme d'habitude, au garage Moderne à Boulogne, prendre un canion destiné à aller dans les villages de Bainschout et Quésinghen, les ouvriers travaillant à Hiedolot et les y conduire.

A l'entrée du village de Bainschout, par suite de la vitesse, le canion fut déporté, Framézelle tomba violemment de la hauteur de 50 mètres, provoquant un ripage sur 22 mètres, allant finalement donner dans le pignon d'une maison, Framézelle, à demi déporté hors de la voiture, donna de la tête sur un mur, et se trouva littéralement broyé. Il fut renvoyé par le choc à travers la paroi et fut littéralement scalpé. Il est mort peu de temps après. Son compagnon, qui est infortuné blessé sans danger, a été violemment commotionné, a pris la fuite et on ignore où il est. Le gendarmier de Boulogne a ouvert une enquête.

**S'ETANT TROMPE DE PORTE UN VOYAGEUR TOMBA SUR LA VOIE ET FUT TUÉ**

Les époux Bergougnou, âgés de 73 et 66 ans, domiciliés à Rignacourt (Loi), avaient pris, l'autre soir, à Rocomandou, le train pour se rendre, par Paris, à Saint-Christophe (Aisne), où est inhumé leur fils, mort au champ d'honneur.

M. Gaston Gérard est né à Dijon, le 30 avril 1871, avocat et maire de Dijon, élu pour la première fois député de la Haute-Saône, député de la Côte-d'Or, membre du groupe de la gauche radicale.

**DES COMMENTAIRES**

Voici quelques commentaires sur le nouveau ministère, publiés par les journaux parisiens.

Le Figaro (M. André Chépoint) : « Les discussions sur les ministères possibles sont terminées. Les députés qui ont été élus en avril et mai 1920, pour faire la politique de Poincaré, ont accepté les engagements. La majorité a besoin de discipline et de cohésion. Elle aura donc des jours difficiles peut-être. »

A Briolle, ce n'était pas pour obéir à ses caprices, se faisait-il, qu'il accordait aucune attention. Quand il arrivait aux heures des repas, il se mettait à table, s'il était en retard, il s'installait tranquillement dans la cuisine, auprès de la cheminée immense dont le feu bleuâtre lui était souvent indispensable pour échauffer ses vêtements ruisselants d'eau.

Par ordre exprès, son domestique ne touchait à aucun de ses précieux objets qui ne lui eussent servi que de décoration.

M. Honoré se consacrait dans sa sphère à son bonheur de l'humanité, mais dans cette humanité — chacun a sa faiblesse — il existait une créature qui possédait toutes ses préférences.

Cette créature, c'était Diane.

Pour lui, Diane, c'était un rayon de soleil qui éclairait un paysage.

Elle illuminait sa vie.

Lorsqu'il revenait crotté, mouillé, trempé jusqu'aux os, sur son bidet, et apercevait à une fenêtre sa jolie fille qui lui envoyait un baiser du bout des doigts, il se sentait reconforté.

Il oubliait la bise qui le glaçait, les nuages qui l'inondaient, et son ciel devenait bleu et ravonnant.

Diane, au rest, était, il faut l'avouer, la seule femme à laquelle il prêtait quelque attention.

Pour lui les autres n'existaient pas.

La science était son unique maîtresse.

Nous avons nommé un autre commensal qui faisait encore moins de bruit dans le château que le marquis de Basouges.

Cinq ans plus tôt, alors qu'il s'agissait de perfectionner l'Instruction de Diane, madame de Briolle avait eu recours à la baronne de Boledrudan, en la priant de découvrir et de révéler les qualités intellectuelles capables de mener à bonne fin sa tâche.

Cette demande ne pouvait que flatter la baronne et lui permettait de pincer au

**137 pêcheurs emportés en mer sur un bloc de glace, ont disparu**

Près d'Askrabhan, 137 pêcheurs ont été emportés en mer sur un bloc de glace. Des recherches sont effectuées par des vapeurs et les avions depuis quatre jours. Aucune trace des pêcheurs n'a été découverte.

Elle connaissait dans une maison du faubourg Saint-Germain une jeune fille qui lui parut réunir les conditions désirées. C'était une Anglaise de vingt-deux ans, qui terminait l'éducation de deux sœurs et se trouvait sans emploi.

La rusée baronne se montra pleine de prévenances pour elle, l'interrogea adroitement, la jugea telle qu'elle la désirait et l'expédia à Briolle en lui affirmant que c'était sa fille.

Miss Arabella Smithson était mince, élancée, pas laide, mais étrangement, intelligemment seulement avec ses cheveux jaunes tordus de façon à occuper le moins d'espace possible derrière sa tête, avec ses yeux verts, sa peau d'une blancheur de cire et sa bouche trop fendue mais convenablement moulée.

Elle semblait innocente avec passion, imbuissable comme le festin, silencieuse comme un automate. Elle était de pierre ou de sel, comme la femme de Loth, qu'elle n'aurait pas manifesté plus d'intelligence.

Tout ce qu'on voulait, elle le voulait.

A la longue, on finit par s'habituer à la voir là comme un meuble qui ne gênait personne.

Elle glissait dans les couloirs et les salons avec la légèreté d'un fantôme, toujours vêtue d'une robe noire, son torse nu par la nez, effacé et discret.

Ponctuelle à remplir les devoirs de sa profession, d'une exactitude minutieuse et d'une précision mécanique, il était impossible de lui adresser aucun reproche.

Son attitude qui pouvait passer pour de la désignation, ne tarda pas à lui valoir les sympathies de la comtesse et de Diane.

M. Honoré la prit en amitié comme un chien familier.

Deux ans après son arrivée au château, elle en faisait partie intégrante et madame de Briolle lui déclara qu'elle y resterait toute sa vie, pour peu qu'elle le désirât.

Son bonheur d'ailleurs était

FEUILLETON DU 3 MARS 1920. — N° 2

## Diane de Briolle

PAR CH. MÉRIVOUE

### RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

La comtesse de Briolle vit avec sa fille, Diane, dans le vieux château remontant aux Valois, bâti à mi-côte, entre deux vallées, dans un pays de plus en plus sauvage, une institution anglaise, Miss Arabella Smithson, dirige leur existence, Diane de Briolle, qui vient d'avoir ses dix-huit ans, est une jeune fille de l'ancienne fortune des Briolles, assistée les prétendants s'agitent autour de sa personne.

Il faut dire que la jeune fille ne semblait nullement pressée d'aliéner son indépendance et repoussait avec un égal dédain les partis qui se présentaient.

De raison, elle n'en cherchait pas ou ne prenait pas la peine de donner.

A toutes les instances, elle répondait, presque sans examen, par un non très net qui combait de joie la comtesse.

Et, en insistant, elle ajoutait, avec une piquante épigramme, en haussant les épaules :

« On verra. Nous avons le temps. »

Or, au nombre des prétendants, il s'en trouvait un qui, sans se déclarer, surveillait avec un soin extrême les impressions de la jeune fille et les anxiétés de sa mère. Cet espionnage légitime lui était d'autant plus facile que sa parenté avec les dames de Briolle lui donnait accès dans leur maison.

La comtesse n'avait point de plus intime confidente que la baronne de Boledrudan, veuve d'un cousin de son mari et la meilleure amie de sa mère.

Les Boledrudan se possédaient qu'une fortune restreinte.